

Qu'en savait-il, ce médecin, de l'absence totale de danger ? Comment pouvait-il affirmer qu'il n'y avait rien à craindre quand elle s'était évanouie la première fois sur la place du marché, juste devant le boucher ? Elle n'était pas folle, ni dérangée, ni fragile. Elle était simplement tétanisée par sa solitude au milieu de cette foule d'étrangers. Personne pour lui montrer le chemin de sa vie, personne pour la protéger ni l'empêcher de mourir en plein marché un dimanche matin. Il y avait vraiment de quoi flipper ! Dès qu'elle avait repris connaissance ce jour-là, elle avait voulu repartir. Retomber dans ce néant du malaise qui lui avait permis d'oublier cette vie misérable et violente. Mais elle s'était réveillée, le boucher lui avait parlé avec calme et bienveillance. Ses grosses mains tachées de sang lui avaient offert du sucre dans un verre d'eau et les pompiers étaient arrivés. Pourquoi repensait-elle à tout cela maintenant ? Justement dans ce train où elle voyageait seule avec pour unique bagage une petite valise et un sac à main bon marché. Elle voulait tout oublier de sa vie passée et tout recommencer, là-bas, à Perpignan.

*Quel con ce médecin !* pensa-t-elle à nouveau, tentant de calmer sa respiration qui s'enflammait. Le danger n'était pas toujours perceptible

et pour Waafa les souvenirs étaient plus effrayants que n'importe quel monstre à trois têtes. L'image d'une jeunesse insouciante et rieuse lui était totalement étrangère. Elle se sentait lourde, vieille, tétanisée en permanence. Ses paupières commencèrent à tressauter. Ses muscles se contractaient malgré elle. Elle ôta ses lunettes et se frotta les yeux machinalement comme pour faire taire ce malaise en elle. *Ne plus y penser, Waafa. Se raccrocher à la vie, à une pensée positive.* Elle essaya de s'imaginer là-bas à Perpignan dans ce bel hôtel-restaurant où elle avait trouvé un stage de six mois en cuisine. Une formation en alternance qui lui permettrait de décrocher un diplôme de commis. Elle adorait faire la cuisine, cela la détendait. Il fallait se raccrocher à cela. Le plaisir des mains dans la farine, du fouet dans le saladier. La sensualité des légumes crissant dans la poêle légèrement huilée.

– Vous voulez un mouchoir ?

Waafa détourna lentement son regard vers le voyageur aux chaussettes à carreaux. Sans ses lunettes, elle ne distinguait que sa chevelure ébouriffée qui lui donnait l'air d'un fou sorti de l'asile.

– Pardon ? osa-t-elle répondre timidement, reprenant son souffle avec difficulté.

– Pour essuyer vos lunettes, vous voulez un mouchoir ? lui demanda le fantôme ébouriffé, approchant dangereusement son corps du sien comme les mains du boucher sur son front...

Pour couper court, Waafa accepta le mouchoir en papier et fit semblant de nettoyer ses lunettes. Elle ne voulait surtout pas se faire remarquer. Elle ne voulait surtout pas que son voisin se mette à bavarder avec elle. De tout, de rien. Elle détestait faire la conversation aux gens. Elle détestait les hommes qui la regardaient de trop près. Elle frotta ses monstrueux binocles qui lui permettaient de voir la vie telle qu'elle était : moche. Le type avait une barbe naissante, des yeux vides d'intelligence, elle le trouva hideux, mais le remercia d'un sourire gracieux avant de se concentrer de nouveau sur la cuisine. *Émincer les oignons, ciseler la ciboulette.* Elle ressentit une boule dans la gorge et une terrible sensation de froid. Pourquoi fallait-il toujours rassurer les gens ? Paraître aimable, normale, sans problème alors qu'à l'intérieur ça grondait. Comment faire comprendre à ce type à ses côtés qu'elle était glacée, complètement tétanisée ? Que la peur ne se contrôlait pas. Qu'une fois qu'elle s'était glissée en vous, elle ne vous laissait jamais tranquille ! Jamais. Pas même dans un train à grande vitesse nouvelle génération. Pas même

quand on avait choisi de tout quitter pour s'offrir un nouveau départ.

– Il fait une chaleur dans ces trains, je ne sais pas pourquoi ils surchauffent autant ! On a toujours l'impression d'être dans un couscoussier. En plus avec cette clim, on ne peut pas ouvrir les fenêtres ! se plaignit l'homme échevelé en ôtant son pull.

Waafa avait du mal à cacher ses frissons. L'odeur de transpiration de l'homme en mouvement lui déclencha un haut-le-cœur. Elle allait vomir, s'évanouir, mourir peut-être. Il fallait qu'elle bouge, qu'elle trouve une issue. Elle attrapa son sac coincé sous son siège et se leva brusquement, croisant au passage le regard profond et insondable de la petite fille qui se mit à chanter à tue-tête.

– “L'as-tu vu ? L'as-tu vu ? Le petit bonhomme, le petit bonhomme... L'as-tu vu ?”

Waafa s'accrocha à son siège pour ne pas perdre connaissance. Cette chanson lui fit l'effet d'un poignard en pleine gorge. Ses oreilles bourdonnaient, elle haletait. La chanson de la petite devint lointaine, déformée, hideuse. Ce n'était plus une voix d'enfant qu'elle entendait, mais celle d'un esprit diabolique au regard glacial et menaçant.

– “Le petit bonhomme... L’as-tu vu ?”

L’adolescente resta un instant en suspens dans le couloir, vide, fascinée par la fillette qui lui souriait étrangement avec une pointe de perversité. Comme si la petite ne chantait que pour elle, pour lui faire peur, pour la faire souffrir, lui rappeler que le danger pouvait surgir d’un instant à l’autre. Waafa tenta de reprendre le contrôle de son esprit, se concentrant sur le bruit sourd et régulier du train qui commençait à prendre de la vitesse. *Ne pas flancher, ne pas s’évanouir devant tous ces gens. Devenir adulte enfin !* Waafa voulait s’en sortir, prendre sa vie en main comme elle avait osé prendre ce train seule, avec une promesse d’avenir en poche. Elle fit un effort monumental pour s’extraire de la présence inquiétante de la petite fille qui continuait derrière son dos à fredonner son ignoble chanson. “Le petit bonhomme.” Elle savait très bien qui était cet homme. Son bourreau. Celui qui l’avait fait souffrir toutes ces années. Elle s’accrocha à la poignée de porte du wagon qui s’ouvrit dans un soupir. Le bruit plus soutenu de la plateforme d’intercirculation lui permit de reprendre un tant soit peu ses esprits. Elle inspira un grand coup et s’engouffra dans les toilettes. *Là, je serai en sécurité. Là, je pourrai me calmer,* se dit-elle avant de fermer le verrou.